

Pétroleuses ou Mariannes des barricades ?

La Commune est sans doute l'une des révolutions françaises les plus nettement associées au rôle – réel ou fantasmé – qu'y ont joué les femmes. Au sortir de la Semaine sanglante, l'image de la pétroleuse, parcourant Paris pour y mettre le feu et provoquer les grands incendies qui ravageront la capitale déjà agonisante, s'est mise à circuler dans la presse versaillaise. Petit à petit, cette figure de furie a valu métonymiquement pour désigner toutes les femmes de la Commune (le mot signifiant bientôt presque le féminin de « communard »), et pour discréditer plus généralement l'œuvre d'une insurrection dont il s'agit de souligner le caractère enragé, irrationnel et prêt à détruire toutes les grandeurs de la civilisation française. Dans les caricatures qui en ont été faites comme dans les rumeurs qui l'ont consacrée, la pétroleuse subvertit la domesticité paisible dans laquelle la plupart des camps politiques continuent de vouloir cantonner les femmes : détournement du feu du foyer et du pétrole de la lampe pour détruire la cité, inversion scandaleuse de la maternité lorsqu'elles transportent le liquide inflammable dans des boîtes de lait ou, pire encore, lorsqu'elles entraînent leurs petites filles dans leurs méfaits, comme le raconte à l'époque un article du *Figaro*. La littérature a elle aussi contribué à faire circuler le portrait de ces femmes tour à tour pathologisées, criminalisées et animalisées, comme dans la fameuse description qu'en donne Catulle Mendès dans *Les 73 journées de la Commune* :

« Elles marchent d'un pas rapide, le long des murs. Elles sont pauvrement vêtues. Ce sont en général des femmes de 40 à 50 ans, le front ceint d'un serre-tête à carreaux rouges, que dépassent des mèches de cheveux sales. La face est rougeâtre, l'œil cligne. [...] Si la rue est solitaire, elles s'arrêtent, consultent un chiffon de papier qu'elles ont dans la main, s'arrêtent un instant devant un soupirail de cave, puis elles continuent leur chemin sans trop se presser. Une heure après, une maison est en flammes dans la rue où elles ont passé. Paris les appelle les pétroleuses. »

Même son de cloche chez Alexandre Dumas fils qui, parlant des communards, ajoutait surnoisement : « Nous ne dirons rien de leurs femelles par respect pour les femmes à qui elles ressemblent – quand elles sont mortes ».

LA PRISE DE PARIS.
(MA' 1871)



La barricade de la place Blanche défendue par des Femmes.

La barricade de la place Blanche défendue par les femmes.
(dessinateur inconnu, après 1871). Musée Carnavalet/Histoire de Paris
– Paris Musées / DR

Un mythe efficace

Aujourd'hui, l'image de la pétroleuse est considéré par les historien.ne.s comme un pur mythe. Assez rapidement, déjà, un auteur aussi réactionnaire que Maxime Du Camp concédait qu'il s'agissait d'une exagération. Les procès verbaux des conseils de guerre montrent par ailleurs qu'il est difficile de prouver qu'une femme ait participé aux incendies de Paris : en février 1872, un militaire versaillais, le capitaine Briot, rédigeait ainsi un rapport à propos des 1051 femmes ayant été jugées devant le quatrième conseil de guerre, et force est de constater l'absence totale de référence au pétrole, par contraste avec les soupçons de débauche, de prostitution et de lesbianisme dont Briot fait grand cas.

Il faut toutefois dissocier la question de l'existence des pétroleuses de celle de l'utilisation du feu comme arme de guerre : on connaît l'ampleur des incendies qui ont accompagné la progression des Versaillais dans Paris (plus de 230 foyers), on sait aussi la multiplicité de leurs usages (pour certains symboliques, pour d'autres stratégiques, afin d'empêcher les troupes versaillaises de contourner les barricades par les maisons) et l'on doit bien reconnaître qu'il n'y a aucune raison pour que des individus de sexe féminin n'y aient pas contribué. D'ailleurs, *L'Union des Femmes pour la défense de Paris et les soins aux blessés* prévoyait dans ses statuts l'achat de pétrole et d'armes pour les citoyennes au combat. Que ces incendies aient été massivement allumés par des femmes, c'est là où la mystification réactionnaire semble avoir opéré.

Si l'image de la vieille femme échevelée distribuant des « BPB » (« bons pour brûler ») aux quatre coins de Paris a été construite de toutes pièces, il n'en reste pas moins qu'elle a été dotée d'une telle force impressionnante qu'elle en est devenue structurante pour le débat public. Dès le mois d'août 1871, Karl Marx y réagissait dans le *New York Herald* et l'historien Robert Tombs fait l'hypothèse que l'image stéréotypée de la pétroleuse s'est révélée « contre-productive » pour le camp versaillais : beaucoup de femmes auraient échappé aux arrestations précisément parce qu'elles ne correspondaient pas aux clichés entretenus à leur sujet (pétroleuses, débauchées, viragos, folles, alcooliques...). Pour comprendre le fonctionnement du mythe de la pétroleuse, deux hypothèses, partiellement compatibles, sont généralement formulées : d'une part il s'agirait d'un cliché forgé en réaction à une présence inédite des femmes dans la geste révolutionnaire française, d'autre part, il s'agirait d'une procédé rhétorique et sémiotique aux ressorts courants pour discréditer l'action politique des femmes.



Une pétroleuse, (s.d.)
Paul Klenck (dessinateur-lithographe).
Musée Carnavalet/Histoire de Paris – Paris Musées / DR

Furieuses, mais sans conviction

Pour les uns, le mythe de la pétroleuse serait donc la réponse à une présence sans précédent des femmes dans la lutte armée. Là où 1830 et 1848 auraient vu seulement quelques femmes sur les barricades ou préparer les cartouches, des communardes auraient formé des bataillons, défendu des rues et exercé une violence jusque-là réservée aux hommes, de façon extrêmement choquante pour l'entendement bourgeois. Pour les autres, la question est moins d'évaluer l'implication particulière des femmes dans la Commune que de relever que cette représentation de mégère ou de furie vise à dénier aux femmes une capacité d'indignation et d'action proprement politique, comme on l'avait déjà fait avec les tricoteuses de 1793 et comme on le fera encore avec les membres féminines d'Action directe ou de la Fraction Armée Rouge près d'un siècle plus tard. Cette stratégie visant à expliquer l'action des femmes à partir de leur bêtise, de leur irrationalité, de leur émotivité ou de tout autre motif relevant du droit commun est bien illustrée par les stratégies judiciaires mises en œuvre à propos des 1050 femmes passées devant le 4^e conseil de guerre (celles-là même dont parlait le capitaine Briot). Deux types de logiques ont été mises à l'œuvre dans les jugements rendus : les femmes dont la participation à l'insurrection *ne faisait aucun doute* ont été plus durement punies que les hommes (elles sont surreprésentées parmi les sanctions les plus lourdes), tandis que le tribunal a été nettement plus clément envers les femmes lorsque les faits qui leur étaient reprochés n'étaient pas parfaitement attestés ou lorsqu'ils pouvaient s'expliquer par des motifs non-politiques (le dépit, l'amour, l'influence d'un tiers, etc.). Autrement dit, la justice de l'époque a pris soin de rappeler aux femmes les hiérarchies de genre et la bonne distribution de la puissance dans l'espace public...

Héroïsmes féminins

Aux 20 et 21^e siècles, il n'y a guère plus que l'extrême-droite pour utiliser le mot *pétroleuse* de manière disqualifiante – on pense au roman *La Communarde* (1970) de Cecil Saint-Laurent (pseudonyme du journaliste et écrivain Jacques Laurent) – qui sous des airs polis recycle les thèmes versaillais de la pétroleuse débauchée, ou encore à cette sortie de Jean-Marie Le Pen, traitant Ségolène Royal de « pétroleuse » suite à une visite diplomatique jugée maladroite et irresponsable en Guadeloupe. C'est qu'à rebours du mythe de la pétroleuse s'est aussi construit son exact inverse : une figure de révolutionnaire courageuse, vigoureuse et – évidemment – le plus souvent jolie. Dans les contre-mémoires écrites par des communards dans le reflux de l'insurrection, hommage est souvent rendu à diverses oratrices, combattantes et ambulancières le plus souvent anonymes : c'est « Henriette la jolie cantinière » dont se rappelle Maxime Vuillaume dans ses *Cahiers rouges*, c'est l'ambulancière à laquelle Jean-Baptiste Clément dédiera « Le Temps des cerises », ce sont

encore toutes les femmes sur lesquelles s'arrête Lissagaray dans son *Histoire de la Commune*, depuis la belle Marthe, ceinte d'une écharpe rouge, qui travaille dans les ateliers où se fabriquent des sacs destinés aux barricades, jusqu'aux 120 combattantes qui auraient vaillamment tenu la légendaire barricade de la place Blanche, en passant par cette inconnue qui aurait refusé de s'agenouiller dans le peloton d'exécution, criant à ses congénère « Montrez à ces misérables que vous savez mourir debout ».

Cette héroïsation des communardes est encore à l'œuvre dans la trilogie dessinée *Le Cri du peuple*, de Tardi et Vautrin ([voir article p. XX](#)), notamment à travers le personnage de la belle et effrontée Gabriella Pucci, qu'on voit chanter seins nus « La Canaille », face aux troupes versaillaises venues récupérer les canons sur la butte de Montmartre. Cette valorisation des communardes s'appuie, à juste titre, sur quelques figures saillantes de la Commune, au premier rang desquelles on trouve évidemment Louise Michel, qui avait fait forte impression lors de son passage devant le sixième conseil de guerre (« Puisqu'il semble que tout cœur qui bat pour la liberté n'a droit qu'à un peu de plomb, j'en réclame ma part, moi »). D'autres femmes, comme Elisabeth Dmitrieff, amie de Marx et fondatrice de *L'Union des femmes*, André Léo, journaliste et romancière ou encore Marguerite Lachaise, cantinière louée par son bataillon pour « sa conduite au dessus de toute éloge et de la plus grande virilité », marqueront aussi les esprits.

L'égalité inconquise

La méprise consisterait toutefois à en conclure à une véritable égalitarisation des sexes sous la Commune. Rien n'est moins faux et certain.e.s historien.ne.s montrent au contraire que l'égalité ne faisait pas même partie des discussions des communardes et communards. À la fin des années 1860, la revendication d'une égalité politique entre les sexes était peu entendue au sein de la classe ouvrière, qui y voyait une requête le plus souvent non prioritaire, comme le montre Gustave Lefrançais dans ses *Souvenirs d'un révolutionnaire*, fustigeant « toute cette rhétorique de Mmes André Léo, Maxime Dubreuil, Maria Deraismes et autres », c'est-à-dire de ces bourgeoises jugées trop éloignées des soucis du peuple :

« Qu'importe, en effet, à la femme qui manie l'aiguille ou le brunissoir ou qui se met les doigts en sang pour fabriquer des queues de fleurs artificielles; qui se ruine la santé par un travail soutenu de douze et même treize heures, pour ne pas même gagner le pain strictement nécessaire ; qu'importe pour elle d'être électrice, éligible, ou de pouvoir gérer en toute liberté des biens qu'elle n'a pas, ou même de pouvoir tromper son mari sur un même pied d'égalité quant au contrat de fidélité qui les lie l'un à l'autre ? »



Dupendant , Dessinateur-lithographe, « *Défense de la commune - 1871* », lithographie Collection Musée Carnavalet/Histoire de Paris - Paris Musées /DR

On ne s'étonnera donc pas que la Commune n'ait pas accordé le droit de vote aux femmes. Quant à l'égalité salariale, là aussi, rien n'indique qu'elle fût au programme – plusieurs communards considérant au contraire le travail des femmes soit comme un signe de dégénérescence morale, soit comme un risque de concurrence pour les travailleurs hommes. Si l'on s'attache à replacer la question du droit des femmes dans les débats qui divisaient la classe ouvrière à la fin du 19^e siècle, on doit plutôt conclure que les tenants d'une égalité salariale entre hommes et femmes faisaient figures d'exception, comme Eugène Varlin, dont les positions sur le travail de femme relève d'un esprit avant-gardiste et minoritaire au sein de l'Association internationale des travailleurs ([A.I.T.](#)).

L'enjeu de la famille et du mariage

On a souvent attribué la misogynie de la classe ouvrière de l'époque à l'influence de Proudhon, mais il est bon de replacer celle-ci dans une tendance intellectuelle au plus long cours, qui considérait la division sexuelle du travail (femmes du côté de la reproduction, hommes du côté de la production) comme la condition de possibilité de l'émancipation des ouvriers dans l'espace public. Comme l'explique l'historienne Michèle Riot-Sarcey :

« Au moment où les valeurs républicaines s'élaborent et prennent sens dans le combat pour la liberté, la propriété et l'instruction apparaissent comme la condition nécessaire à l'exercice de la citoyenneté. En l'absence de ces deux piliers de la liberté publique, l'enserrement des ouvriers entre capital et travail n'offre qu'une échappatoire à ceux qui le subissent : la famille considérée comme propriété de l'ouvrier. Devenant le substitut du bien bourgeois, un bien propre, sa possession donne l'illusion de l'égalité de tous dans l'espace public puisque, par cette entremise, l'ouvrier peut libérer du temps pour exercer ses droits de citoyen. »

Ainsi, du point de vue de l'égalité des sexes, l'une des mesures les plus révolutionnaires prises par la Commune fut sans nul doute le décret reconnaissant l'union libre : le versement d'une allocation aux femmes de Gardes nationaux y est prévu, et ce, même dans le cas où le couple vit en union libre et/ou a des enfants illégitimes. Par là, la Commune a non seulement fait droit aux modes de vie de la classe ouvrière (qui, par anticléricalisme et par conviction anti-bourgeoise, se mariait peu) mais elle a aussi refusé de réactiver le lieu commun selon lequel la femme devait être, par les seuls liens du mariage, la propriété de l'homme.

Ni saintes, ni démons

Ainsi, entre la pétroleuse déchaînée et la Marianne des barricades, entre la femme responsable de la destruction de Paris et la principale protagoniste de la reprise des canons ou de l'incendie des guillotines, la vérité historique tâtonne à l'ombre de deux figures-types qui ont parfois concouru à occulter d'autres rôles – tantôt moins spectaculaires, tantôt plus hétérogènes – endossés par les femmes durant la Commune. À côté des femmes illustres qui se sont battues et ont tenu fièrement tête aux Versaillais, il y a ces ambulancières dévouées dont on a oublié le nom (à part peut-être Alix Payen, dont on a retrouvé les lettres à sa famille), il y a cette Maria Verduze, membre de l'Éducation Nouvelle, qui écrira plusieurs articles sur l'importance républicaine des crèches publiques, ou encore cette Élodie Duvert, qui avait fait défoncer la porte de son voisin, marchand de bondieuseries, pour surélever une barricade à l'aide de statues de saints... Le très beau roman *Comme une rivière bleue* (2017), de Michèle Audin, rend aussi hommage à toutes ces oubliées de l'histoire, en recensant la centaine de professions différentes déclarées par des femmes dans les registres d'état civil de l'époque. Boutonnière, frangeuse, gantière, bimbelotière, piqueuse de bottines, rempailleuse de chaises, liquoriste, marchande d'antiquités, baigneuse, institutrice, maîtresse de pension, fabricante de chapelets, journalière... Une vraie litanie, mais – comme nous le rappelle ici le meilleur du mariage de l'histoire et de la fiction – sans saintes, ni démons.

Discours et imaginaires de la Commune

Sous la direction de Justine Huppe (FNRS/ULiège) et Denis Saint-Amand (FNRS/UNamur), la 30^e livraison de CONTEXTES, revue de sociologie de la littérature, est consacrée aux « Discours et imaginaires de la Commune ».

Cette publication rassemble des contributions consacrées au Cri du peuple, aux pamphlets de Zola, aux recherches formelles de Vermersch, Lissagaray et Reclus pour dépasser l'écrasement de la Semaine sanglante, à l'édition des œuvres de Louise Michel, mais aussi à la façon dont la Commune a infléchi les écrits du Comité invisible ou le cinéma d'Eisenstein, à la manière dont elle est mise en scène par Watkins.

Plus largement, ce numéro s'attache à la façon dont cet épisode historique charrie des représentations vives, parfois contradictoires sinon antagonistes, portées par des pratiques poétiques longtemps tenues à l'écart des études littéraires (celles du journal, de la chanson, du tag ou de l'affiche), alors qu'elles sont les premières à faire bouger les lignes de nos imaginaires.

Le dossier est composé d'articles de David Charles, Sylvain David, Quentin Deluermoz, Jeremy Hamers, Justine Huppe et Denis Saint-Amand, Céline Léger, Aurélien Lorig, Patrick Marcolini, Julie Moucheron, Cécile Robelin, Pascal Rousse, Frédéric Thomas, Sidonie Verhaeghe, et d'entretiens avec Michèle Audin et avec Michèle Riot-Sarcey. L'ensemble est disponible intégralement en ligne sur le site : <https://journals.openedition.org/contextes/>.

Éléments bibliographiques

Michèle Audin pour son roman *Comme une rivière bleue*, Paris, Gallimard, coll. « L'Arbalète », 2017 mais aussi son extraordinaire blog : <https://macommunedeparis.com>

Carolyn Eichner, *Franchir les barricades. Les femmes dans la Commune de Paris*, traduit de l'anglais par Bastien Craipin, Éd. de la Sorbonne, coll. « Histoire de la France aux XIX^e et XX^e siècles », Paris, 2020.

Laure Godineau, « La pétroleuse. Le déni et l'exacerbation de la violence politique des femmes sous la Commune de Paris » dans *Combattantes. Une histoire de la violence en Occident*, sous la direction de Martial Poirson, Paris, Seuil, 2020.

Dominique Lagorgette, « La ou les pétroleuses ? Du politique au sexuel, et retour », dans *La Face cachée du genre. Langage et pouvoir des normes*, sous la direction de Natacha Chetcuti et Luca Greco, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2012 [disponible en ligne]

Claudine Rey, Annie Gayat et Sylvie Pépino, *Petit dictionnaire des femmes de la Commune de Paris, 1871 : les oubliées de l'histoire*, Paris, Le Bruit des autres, 2013.

Michèle Riot-Sarcey, *Le Procès de la liberté*, Paris, La Découverte, 2016.

Édith Thomas, *Les Pétroleuses* [1963], L'Amourier, Coaraze, 2019

Gustave Lefrançais, *Souvenirs d'un révolutionnaire. De juin 1848 à la Commune*, Paris, La Fabrique, 2013.



The last of the Paris Commune : A petroleuse at work, 1871
J.J. (graveur).
Musée Carnavalet/Histoire de Paris – Paris Musées / DR

Une pétroleuse,(s.d.)
Ado Richard (dessinateur) et Froment (graveur).
Musée Carnavalet/Histoire de Paris – Paris Musées / DR